

La superstition ou la possibilité de ré-enchantement dans les œuvres narratives de Paul Féval

Félicité DE RIVASSON
(*Université Grenoble Alpes*)

« C'est ce qui manque un peu aux superstitions de Paris, la poésie¹. »

Paul Féval

Plus de vingt ans après le succès des *Mystères de Londres* (1844), qui l'a fait découvrir au public, et neuf ans après le triomphe du *Bossu* (1857), Paul Féval est, en 1865, un romancier populaire incontournable, dont les directeurs de journaux s'arrachent les feuilletons, mais également, depuis son élection en février, un président de la Société des Gens de lettres (SGDL) actif qui œuvre ardemment pour le droit d'auteur et la réhabilitation du roman comme genre noble. C'est à la tête de cette société qu'il a l'idée d'un cycle de conférences destiné à promouvoir le métier d'homme de lettres, à mettre les littérateurs au contact avec leur public, mais aussi « à mettre l'arme de la parole [...] dans la main de ceux qui, déjà, combattent si vaillamment avec la plume² ». Comme il l'explique lors du discours inaugural, ce sont ses séjours en Angleterre et la fréquentation de son ami Charles Dickens qui lui ont inspiré cette expérience, qui eut un résultat mitigé malgré le bon accueil du public.

Dans ce cadre, le romancier prononce lui-même le 28 février 1866 une conférence très applaudie sur les superstitions à la salle Valentino³. De nombreux journaux rendent compte de cette déclaration intitulée « Ma Première aux parisiennes », comme par exemple le *Journal du Loiret*, le 3 mars 1866 :

Mercredi aussi il y a eu bonne soirée aux conférences de la salle Valentino : M. Paul Féval et sa *Première aux Parisiennes* ont obtenu un vif succès. Cette *Première aux Parisiennes* n'était qu'une série d'anecdotes

¹ Paul Féval, « Ma Première aux Parisiennes », *L'Événement*, 2 mars 1866.

² « La parole, la plume et le roman », reproduit dans Jean Rohou et Jacques Dugast (dir.), *Paul Féval, romancier populaire*, Rennes, PUR, 1992, p. 15.

³ La célèbre salle de bal, située au n°251 de la rue Saint-Honoré à Paris, accueillait aussi des réunions politiques et des conférences littéraires très prisées sous le Second Empire.

spirituellement contées et dites avec un enjouement et une finesse rares. M. Féval y raillait avec beaucoup de verve les superstitions diverses, superstitions parisiennes et superstitions bretonnes, les tireuses de cartes de la rue Bourtibourg et les sorciers de Landernau. On a beaucoup ri, — et M. Paul Féval qui est breton et par droit de conquête littéraire et par droit de naissance, a trouvé le moyen de rallier son auditoire à tous ces contes bleus ou noirs des chaumières armoricaines, croyances bizarres ou charmantes, légendes et chroniques écloses dans le cerveau de quelque poète de la lande et répétées tout bas, au coin du feu, dans les longues veillées de l'hiver. M. Paul Féval a dit avec un art infini deux ou trois de ces récits fabuleux et le public, en l'applaudissant, lui a prouvé qu'il avait pris parti pour les grèves bretonnes contre l'asphalte du boulevard⁴.

Ce qui nous intéresse, ici, c'est bien évidemment le sujet choisi par Féval : les superstitions, au sein d'un cycle de conférences destinées, selon ses propres mots, à « propager la pensée⁵ » des écrivains. Il ne semble pas que ce thème soit très à la mode dans la presse de l'époque⁶. Il reflète plutôt les préoccupations du romancier qui publiera la même année, dans le journal *L'Étendard*, deux contes bretons sous le titre : « Superstitions et légendes⁷ » et qui, depuis ses débuts dans la presse légitimiste, dans les années 1840, imprègne ses œuvres narratives de légendes et de superstitions. Ce qui intéresse Féval, en effet, c'est « la légende des conteurs, des récits qui endorment ou passionnent la veillée, des choses poétiques, bizarres, surnaturelles, dont le scepticisme du dix-huitième siècle avait essayé de faire table nette⁸ ».

Dans sa conférence, Féval territorialise donc les superstitions, puisqu'il compare celles de Bretagne et celles de Paris et se propose de démontrer à son auditoire, à côté de l'absurdité des superstitions qu'il appelle *parisiennes* (le vendredi, le nombre treize, la salière renversée, mais aussi des croyances plus récentes, comme le spiritisme et le magnétisme) qu'il raille avec beaucoup d'humour, la grâce et la poésie des superstitions bretonnes : « La Bretagne a d'autres lubies, moins civilisées peut-être, mais dont quelques-unes dégagent un certain parfum de poésie ; c'est ce qui manque un peu aux superstitions de Paris, la poésie⁹ ».

On constate rapidement que le romancier breton a une définition lâche de la superstition – pour la Bretagne, il emploie également le nom de « traditions », tournure assez vague qui désigne autant, sous sa plume, de vagues croyances, des pratiques superstitieuses, que de véritables récits légendaires. Certaines de ces « traditions » ont d'ailleurs déjà été exploitées dans ses romans : c'est par exemple le cas de la légende des « belles-de-nuit » (des jeunes filles mortes avant l'amour, semblables aux *nilis* de la mythologie slave) qui a inspiré le ballet *Gisèle (Les Belles de nuit, 1849-50)*, ou encore de la tradition, dans la région du Mont-Saint-Michel, de laisser une écuelle de soupe devant sa porte pour « la fée » (*La Fée des Grèves, 1850*). S'il raille la croyance aux sorciers, aux lavandières de la nuit, aux revenants (superstitions qu'on retrouve pourtant également dans ses œuvres), il ne cache pas son inclination pour « ces gracieuses traditions bien inoffensives, bien pures » qui, dit-il,

⁴ Alfred Puget, *Journal du Loiret*, 3 mars 1866.

⁵ « La parole, la plume et le roman », art. cit., p. 13.

⁶ Trois ans auparavant, Timothée Trimm, chroniqueur attitré du *Petit Journal*, avait toutefois publié le 14 novembre 1863 une chronique intitulée « Vendredi 13 ! », sorte de pot-pourri des superstitions associées au vendredi et au nombre 13.

⁷ Les 25 juillet, 20 et 21 septembre 1866.

⁸ *Incipit* de *La Vampire*, Paris, Dentu, 1891, p. 5.

⁹ Paul Féval, « Ma Première aux Parisiennes », *L'Événement*, 2 mars 1866.

« réconcilieraient quelques-unes [de ses auditrices] peut-être avec ce gros péché de crédulité si fort reproché à nos campagnes¹⁰ ».

Quelles raisons peuvent pousser un romancier-feuilletonniste à succès à s'intéresser à ces « folles croyances » ? J'en vois trois : poétique (ou « professionnelle »), esthétique et idéologique, qui s'interpénètrent. Féval est en effet à la fois un écrivain de métier, auteur de romans-feuilletons, soucieux de procurer à ses lecteurs des frissons d'épouvante ou de merveilleux ; un auteur romantique qui, comme George Sand, s'intéresse aux traditions populaires dont il célèbre la poésie naturelle ; un écrivain conservateur enfin, qui – à l'instar de Barbey d'Aurevilly¹¹ dont il deviendra l'ami après une conversion retentissante au catholicisme, en 1875 – exalte l'irrationnel et le sentiment du sacré contre la rationalité desséchante des Lumières.

Constatons d'abord que Féval n'est pas le seul romancier à succès à mettre en scène dans ses romans des personnages superstitieux. La superstition permet en effet bien souvent d'attiser la curiosité du lecteur et de créer un climat d'attente tout en instaurant une atmosphère de mystère ou de terreur, dont un romancier ne saurait sous-estimer le pouvoir de séduction. Tel personnage – le plus souvent le « surhomme » romantique – qui fait naître un sentiment de peur superstitieuse, va être ainsi annoncé à l'avance par des récits qui mettent en scène ses dons supposés merveilleux. Mais, le plus souvent, l'auteur marque une distance : un homme du XIX^e siècle ne saurait donner l'impression d'adhérer à ces croyances irrationnelles, ces « folles croyances ». Il les montre, mais s'en dissocie, généralement par la raillerie. Il donnera d'ailleurs dans la suite du roman une explication rationnelle à ces événements mystérieux. C'est souvent le cas dans les romans d'Alexandre Dumas¹². Dans les œuvres de Féval, c'est plus compliqué : s'il raille, c'est toujours avec tendresse, et parfois la logique du texte, donnant raison à la superstition, prend finalement une autre position que celle du conteur...

On compare souvent Alexandre Dumas et Paul Féval. S'ils appartiennent tous les deux à la première génération des romanciers-feuilletonnistes romantiques, ils ont des prises de position idéologiques très différentes. Tous deux sont confrontés au même défi, celui réinventer le merveilleux en littérature. En 1868, dans son « Rapport sur le progrès des lettres (romans) », rédigé à la demande du pouvoir impérial, Paul Féval regrette que les nouveaux lecteurs populaires « dédaignent l'ancien merveilleux ; ils sont de leur siècle après tout ». Or, écrit-il, « le vrai ne suffit pas à l'imagination qui naît : il faut le merveilleux¹³ ». De fait, comme l'écrit Julie Anselmini dans l'introduction de son ouvrage *Le Roman d'Alexandre Dumas Père ou la réinvention du merveilleux* :

Sur le plan esthétique mais aussi existentiel, le merveilleux est un problème crucial pour les écrivains romantiques, confrontés à un double défi : maintenir intact, dans un monde toujours

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Voir la préface de Pierre Glaudes à *L'Enfermée*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 75 : « Composé par Barbey contre l'esprit du temps, *L'Enfermée* [...] accrédite, à rebours de l'opinion dominante, "l'intervention de puissances mauvaises dans les affaires de l'humanité" [...] ».

¹² Voir Julie Anselmini, *Le Roman d'Alexandre Dumas Père ou la réinvention du merveilleux*, Genève, Droz, 2010, p. 257 : « Le merveilleux dumasien s'assujettit [...] aux impératifs rationnels en étant toujours renvoyé à une explication ou une possibilité d'explication [...] ».

¹³ Paul Féval, « Rapport sur le progrès des lettres (romans) », dans Samuel Silvestre de Sacy, Paul Féval, Théophile Gautier, Édouard Thierry, *Rapport sur la marche et les progrès de la littérature en France*, Paris, Imprimerie nationale, 1868, p. 45.

plus rationaliste mais en mal de sacré, la possibilité de l'enchantement, tout en offrant à des lecteurs avides de nouveauté un merveilleux spécifiquement moderne¹⁴.

Tandis que Dumas choisit de mettre en scène dans ses romans un merveilleux moderne, « scientifique », comme le magnétisme (*Joseph Balsamo*), Féval raille ces nouvelles croyances : sa préférence va au merveilleux traditionnel.

La superstition, qui touche à la fois au merveilleux et au sacré – « le merveilleux, le mystérieux, le religieux (ces choses synonymes)¹⁵ », disait Barbey – stimule en effet l'imagination des poètes et des romanciers en leur donnant à penser qu'un monde inconnu se cache derrière les apparences. Ce monde, qui n'est plus accessible aux citadins, l'est encore aux campagnards qui, parce qu'ils n'ont pas encore perdu le contact avec une nature préservée de l'industrie, ont encore la capacité de voir l'Invisible. Dans *Les Belles-de-nuit* [1849], Féval exalte la capacité qu'ont les « fils de la campagne bretonne¹⁶ », ces « imaginations tristes et poétiques [qui] tâchent sans cesse à soulever le voile qui recouvre les choses surnaturelles¹⁷ » à reconnaître les manifestations du surnaturel dans les « intersignes¹⁸ » – qu'il appelle « signes¹⁹ » ou « avènements²⁰ » – phénomènes mystérieux qui annoncent une mort prochaine. La superstition est donc un autre mode d'appréhension du réel qui, s'il n'est pas rationnel, n'en est pas moins poétique, c'est-à-dire propre à exprimer la vérité poétique du monde. En ce sens, Féval rejoint Barbey d'Aureville qui affirmait dans son dernier roman, *Ce qui ne meurt pas* : « la superstition est la compréhension la plus vive des mystères de la vie humaine²¹ ». Non corrompus encore par la ville, les paysans bretons de Féval ont gardé en eux « la fibre du merveilleux, cette mystérieuse corde tendue au fond du cœur de tout Breton et qui ne s'agit qu'à la pensée des choses de l'autre monde²² ». Leurs superstitions expriment le sentiment du sacré qu'ont perdu les citadins, ce que Rudolf Otto, dans son ouvrage sur *Le Sacré*, appelle le « numineux²³ ».

Cette fibre du merveilleux va de pair avec un sens poétique inné et une aptitude naturelle à la poésie ; ce sont « des poètes, ces rustiques conteurs assis au foyer des chaumières bretonnes²⁴ », affirme Féval dans *Les Belles-de-nuit*. C'est là une idée typiquement

¹⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹⁵ Jules Barbey d'Aureville, « *Christophe Colomb*, par le Comte Roselly de Lorgues », *Le Pays*, 12 novembre 1856 ; recueilli dans *Barbey d'Aureville journaliste. Articles et chroniques*, Pierre Glaudes (éd.), Paris, Flammarion, « GF », 2016, p. 155.

¹⁶ Paul Féval, *Diane et Cyprien* [*Les Belles-de-nuit*], Paris, Albin Michel, 1934, p. 79.

¹⁷ *Ibid.*, p. 156.

¹⁸ « L'intersigne est l'avertissement mystérieux d'un fait qui se passe ailleurs ; la croyance aux intersignes est générale en Bretagne. » Voir Émile Souvestre, *Le Foyer breton. Traditions populaires*, Paris, W. Coquebert, 1844, p. 95.

¹⁹ « Le signe, ou si vous voulez, le doigt de Dieu » (*Château-pauvre* [1876], Sable d'Or les Pins, Astoure, 2012, p. 103). C'est le plus souvent un cierge qui apparaît tête en bas au-dessus de la maison de la personne qui va mourir (« Le Joli Château », *Contes de Bretagne*, Paris, Wailly, 1844, p. 288 ; *Le Jeu de la mort*, Bruxelles, Muquardt, 1849, p. 29).

²⁰ Voir *Le Poisson d'or* [1862], Paris, Albin Michel, 1925, p. 42 ; « L'Âme en peine », *L'Étendard*, 21 septembre 1866 ; *Château-pauvre* [1876], éd. cit. p. 105 (« son avènement (annonce de sa mort) »). Voir aussi Paul Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve, 1882, p. 267 : « Une des croyances les plus répandues est celle des signes avant-coureurs de la mort. Ce signe s'appelle un avènement ou une avision ».

²¹ Jules Barbey d'Aureville, *Ce qui ne meurt pas*, dans *Œuvres romanesques complètes*, textes présentés, établis et annotés par Jacques Petit, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1980, p. 555.

²² Paul Féval, *Diane et Cyprien* [*Les Belles-de-nuit*], éd. cit., p. 79.

²³ Rudolf Otto, *Le Sacré*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 1969, p. 21.

²⁴ Paul Féval, *Diane et Cyprien* [*Les Belles-de-nuit*], éd. cit., p. 93.

romantique, dans un siècle où l'on valorise et où l'on collecte les créations populaires. Pour Jacob Grimm, la poésie est une faculté innée du peuple compris comme un « tout » collectif. Dans sa correspondance avec Achim von Arnim, il oppose la « poésie naturelle », création spontanée du peuple, à la « poésie d'art », création individuelle²⁵. George Sand elle aussi, dans ses romans rustiques, crédite le peuple de ce don de création poétique. Cependant, mal à l'aise avec l'irrationnel des croyances paysannes, elle les rejette comme « folles et bizarres », pour les accepter comme témoins d'une antiquité reculée et comme formes altérées d'un savoir ancien²⁶.

Si la superstition, comme le conte ou la légende, témoigne du sens poétique inné du peuple, elle mériterait, à ce titre, d'être étudiée comme une « forme simple », pour reprendre les termes d'André Jolles. Dans son ouvrage *Formes simples*, le critique reprend en effet à son compte la distinction que fait Jacob Grimm entre *poésie naturelle* et *poésie artificielle*, en s'intéressant aux « formes simples » (par opposition aux « formes artificielles ») que sont pour lui la légende, la geste, le mythe... Il n'évoque pas la superstition mais, en appliquant sa méthode, on peut légitimement se demander, comme il le fait pour chacune de ces « formes simples », la nature de ce qu'il appelle la « disposition mentale²⁷ » qui est en jeu dans les superstitions. On constate alors que la superstition permet aux gens de la campagne de structurer leur représentation du monde, de donner du sens aux phénomènes et manifestations énigmatiques, parfois menaçantes, qui s'offrent à eux. On rejoint ici les analyses d'Eugen Weber qui explique la superstition comme « une stratégie de l'impuissance²⁸ » contre les vicissitudes de l'existence ou les caprices du climat. Cependant, les superstitions ne sont pas seulement compensatoires face aux duretés de leurs conditions d'existence : elles apportent aussi, au même titre que le mythe, une explication du monde, et viennent donner des réponses à des questions de l'univers auxquelles la science elle-même, qui répond au comment plutôt qu'au pourquoi, ne peut pas répondre. Elles ne sont donc pas si irrationnelles, mais cherchent du sens là où le progrès, accompagné du *processus de rationalisation* décrit par Max Weber²⁹, conduit plutôt à une perte de sens – ce qu'il appelle le *désenchantement du monde*.

Ces croyances moins folles qu'il n'y paraît révèlent finalement le besoin d'un monde où tout aurait du sens. Or, comme l'a montré Lise Dumasy, le roman populaire est univers de la pansignification où « tout est offert au déchiffrement » : il prend le relais du mythe dans son « effort de saisie explicative du monde ». C'est, dit-elle, « la fabrique moderne du mythe », dans le sens où « ces contes de l'âge moderne donnent forme aux questionnements, aux peurs et aux désirs de l'homme moderne dans ses rapports à l'univers³⁰ ». D'où l'importance, d'ailleurs, de s'intéresser à ces romans trop souvent écartés du champ littéraire

²⁵ André Jolles, *Formes Simples*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p.175

²⁶ Voir George Sand, « Préface. Laisnel de la Salle » dans *Germain Laisnel de la Salle, Croyances et légendes du centre de la France*, Paris, Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer, 1875, p. XI : « [...] Laisnel de la Salle a jeté une vive lumière sur les croyances, au premier abord folles et bizarres, du paysan du Centre. Il a su les rattacher pour la plupart aux anciens cultes de l'univers entier et leur restituer ainsi un sens logique dont elles semblaient dépourvues. » Sur cette ambivalence, voir Nicole Belmont, « L'Académie celtique et George Sand. Les débuts des recherches folkloriques en France », dans *Romantisme*, 1975, n°9, p. 35.

²⁷ « *Geistesbeschäftigung* ». Voir André Jolles, *Formes Simples*, éd. cit., p. 34.

²⁸ Eugen Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2011, p. 45.

²⁹ Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Dans un monde de plus en plus rationnel, la croyance en une action divine ou magique dans le monde disparaît.

³⁰ Lise Dumasy-Queffélec, « Univers et imaginaires du roman populaire » in Loïc Artiaga (dir.), *Le Roman populaire, 1836-1960. Des premiers feuillets aux adaptations télévisuelles*, Paris, Autrement, 2008, p. 78-79.

« légitime », qui révèlent les profondes mutations de la société au XIX^e siècle. Même si, conclut Lise Dumasy, cette « réactivation des structures, thèmes et fonctions mythiques dans le roman populaire » est « nostalgique », « compensatoire », et « mystifiante » elle n'en répond pas moins « à un désir de participation au sacré par la prestation d'un sacré de substitution³¹ ».

C'est bien ce qui est en jeu dans les œuvres de Paul Féval, soucieux de cultiver chez ses lecteurs « la fibre du merveilleux » ainsi que le sentiment du sacré, son corollaire, en exaltant ces « inoffensives traditions » qui disent sur le monde une autre vérité, intrinsèquement poétique. Les superstitions se trouvent ainsi actualisées, dans les romans de Féval, sous une forme qui, en opposant la tradition au monde moderne, rend compte de son angoisse face aux mutations de la société. De fait, l'écrivain appréhende le moment où le progrès aura chassé la poésie et où les romanciers n'auront plus, selon l'expression de Barbey d'Aurevilly au début de *L'Ensorcelée*, « un pauvre bout de lande où l'imagination puisse poser son pied pour rêver, comme le héron sur une de ses pattes³² ». Pour Féval, c'est la campagne bretonne, préservée jusqu'à présent de l'industrie et de la rationalisation, mais menacée par l'arrivée des chemins de fer qui « allongent terriblement les faubourgs de Paris » (*Le Jeu de la mort*, 1849-1850). Craignant la contagion de la capitale, Féval termine ainsi sa conférence par une ardente prière aux Parisiennes, auxquelles il demande de « porter en Bretagne le bienfait matériel et le bienfait moral », mais d'y laisser « cette humble foi qui va si bien à la patrie des bardes et des chevaliers » :

Laissez les fées aux grandes roches pensives, les lutins aux nuits sans réverbères, la légende aux crédules foyers. S'il vous semble que ces hommes des bruyères croient à trop de choses, hélas ! souvenez-vous que les gens de l'asphalte ne croient plus à rien, ce qui n'est peut-être pas assez ! – Et dites-vous que là-bas [...] les hommes et vieillards, quand ils vous auront possédées pendant les mois du soleil, resteront seuls [...] ; – qu'ils auront froid souvent, faim quelquefois, et que, ne voyant plus vos consolants sourires, ils auront encore, pour vivre et pour souffrir, un peu besoin de leurs croyances, de leur poésie et même de leur bon Dieu.

Je veux, je veux de tout mon cœur que la Bretagne ait sa part au festin des Lumières. Mais il faut le temps [...]. Attendez, croyez-moi, avant de donner aux galets du Finistère la philosophie complète de nos pavés parisiens, attendez que le boulevard Hausmann soit prolongé, bâti et loué, jusqu'à ce vieux pays que [...] Brizeux appelait, mettant toute une glorieuse histoire, tout un paysage immense dans un beau vers : « La terre de granit, recouverte de chênes³³ ! »

On comprend que le choix de Féval de parler des superstitions dans un cycle de conférences destiné à « mettre l'arme de la parole dans la main [des littérateurs]³⁴ » est loin d'être innocent : plus qu'une aimable causerie, émaillée d'anecdotes piquantes et de spirituelles saillies, c'est en réalité un vibrant plaidoyer pour les « folles croyances » et leur poésie, menacées par le désenchantement de la modernité.

³¹ Lise Dumasy-Queffélec, « De quelques problèmes méthodologiques concernant l'étude du roman populaire », in Roger Bellet et Philippe Régnier (dir.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*, Limoges, PULIM, 1997, p. 251.

³² Jules Barbey d'Aurevilly, *L'Ensorcelée*, éd. cit., p. 114.

³³ Paul Féval, « Ma Première aux Parisiennes », *L'Évènement*, 2 mars 1866.

³⁴ « La parole, la plume et le roman », art. cit., p. 15.